

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 21 (1918-1919)

Artikel: Parlons net
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749113>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MITTEILUNG

Die stete Zunahme des Papierpreises und die Steigerung der Löhne zwingen den Verlag, unsere Zeitschrift nur noch *ein* Mal im Monat erscheinen zu lassen, mit 48 Seiten. Ich habe mich lange gegen die Maßnahme gewehrt und auf eigene Kosten, drei Monate lang, die bisherige Seitenzahl (64) aufrechterhalten. Nun muss ich doch nachgeben und die Abonnenten um Nachsicht bitten. Es wird mein Bestreben sein, die zwei Nummern im Monat so bald wie möglich wieder einzuführen.

BOVET

PARLONS NET

I — LE CHAOS

Quand une guerre de cinquante et un mois soulève les unes contre les autres une quinzaine de nations, en faisant appel aux idées les plus nobles comme aux instincts les plus bas, quand on mélange partout la violence et le droit, les intérêts et les principes, quand les hommes sont massacrés ou mutilés par dizaines de millions, quand aux pires dévastations succède la famine et que de puissants empires s'effondrent dans l'anarchie, il en résulte nécessairement un chaos général, même chez les vainqueurs et même chez les neutres; chaos économique, politique et moral.

L'écroulement de l'empire romain devant les Barbares et devant les idées nouvelles du christianisme, — la décomposition de l'empire de Charlemagne, — la chute de Napoléon I^{er}, tous ces grands événements sont modestes quand on les compare avec ce que nous vivons aujourd'hui.

Il ne s'agit pas d'un équilibre ancien à *retrouver*, d'un monde à *reconstruire* selon les formules d'hier; il s'agit d'un monde *nouveau* à édifier sur des notions nouvelles. Les idées sociales et morales qui fermentaient depuis longtemps, toujours comprimées par les moules rigides d'un certain système, toutes ces idées explosent aujourd'hui avec une puissance que les violences de la guerre ont décuplée. On aura beau se voiler la face, ergoter, truquer et plas-

tronner, le fait est là: les forces sont déchaînées, les cadres sont brisés, et l'état de choses d'avant 1914 ne reviendra jamais. A quoi servirait-il de nier une transformation géologique?

Et pourtant il y a encore, par milliers, des cerveaux qui s'obstinent à nier. Pauvres âmes desséchées, pauvres intelligences ligotées par l'ancien vocabulaire, et qui s'imaginent que la rhétorique suffira à donner un sens à leurs gesticulations. C'est la grande armée des saboteurs de toute catégorie. De même que les intellectuels allemands ont saboté les plus nobles idées de l'humanité, ainsi les bolchévistes sabotent le socialisme, les Realpolitiker sabotent la bourgeoisie et les impérialistes sabotent la victoire.

Il est des semaines où les journaux n'apportent qu'un grouillement de laideurs: ignorance obstinée, irresponsabilité des mains encore sanglantes, orgueil et duplicité, appétits féroces des capitalistes et des prolétaires, haine et soif de vengeance. . . Il semble que toute loi morale ait été bousculée et qu'on ne respire plus que la violence. Est-ce donc sur ce limon des instincts qu'on va bâtir la Paix durable?

Je parle bien ici de la *paix*, non pas de l'*armistice*. Il importe de faire cette différence et d'ouvrir en quelque sorte une parenthèse qui nous ramènera directement au problème psychologique du chaos. En effet: un cher ami français, dont j'ai toujours admiré la maîtrise sur lui-même, s'est un peu inquiété de mon article sur „La paix intelligente“, et m'a écrit une lettre pour justifier . . . l'armistice. Je souscris entièrement à cette lettre; l'armistice imposé à l'Allemagne me semble être le minimum du nécessaire; les neutres (?) qui en déplorent la dureté ont apparemment oublié tout ce qui s'est passé depuis juillet 1914! C'est-à-dire: la guerre soigneusement préparée et voulue par l'Allemagne, déclanchée par elle avec une série de mensonges et de camouflages diplomatiques,¹⁾ ouverte par la violation de la Belgique, poursuivie avec une brutalité sans précédents dans l'histoire; ils oublient les dévastations systématiques, le pillage organisé, les déportations

¹⁾ Le Samedi 3 Octobre 1914, un Suisse allemand, dont l'autorité est incontestable et même incontestée, réunissait chez lui quelques amis et leur exposait les résultats de l'examen critique auquel il avait soumis les documents diplomatiques publiés jusqu'alors. Il terminait son exposé par ces mots précis: „Meine Herren, ich kann mich kurz fassen: das deutsche *Weißbuch* ist ein Lügengewebe.“

d'une barbarie immonde, les torpillages de paquebots et de navires-hôpitaux; ils oublient les conditions de paix imposées à la Russie, à la Roumanie, et celles (bien pires encore) qu'on annonçait à la France; ils oublient le chantage pratiqué auprès des neutres, le sort qu'on leur réservait, le bolchévisme comme article d'exportation, l'introduction clandestine, par courriers diplomatiques, de bombes et de microbes. Pour oublier tout cela, il faut une mémoire singulièrement courte. . . J'ai toujours fermé cette revue à tous les récits d'atrocités; il me semblait que les crimes patents, officiels, cyniquement avoués, devaient suffire à l'édification; mais vraiment, si les jérémiades devaient continuer chez nous, si ceux-là continuaient à invoquer „l'esprit chevaleresque“, qui, naguère, voyaient dans la force une preuve de moralité, alors je parlerai ici d'un seul chapitre: celui des déportations de femmes et jeunes filles; je donnerai les détails, si ignominieux qu'ils soient; et je rappellerai que les femmes allemandes, dont les femmes françaises invoquaient une protestation, répondirent qu'elles s'identifiaient avec leur gouvernement. . .

Quand on se rappelle tout cela, on comprend les conditions de l'armistice; il fallait rendre impossible tout retour offensif; et l'on comprend, *psychologiquement*, l'explosion d'une indignation longtemps contenue par le devoir immédiat de bander toutes les énergies vers la victoire. On comprend, mais on voit aussi que l'indignation la plus légitime ne peut pas être la base d'une paix durable.

En Allemagne, pour des causes tout autres, même phénomène de désorientation. „L'Allemagne ancienne a disparu définitivement; la nouvelle Allemagne n'existe pas encore,“ me disait l'autre jour un des rares Allemands qui aient mérité et acquis, dès 1914, l'estime universelle. On sent bien tout le poids de la défaite, mais on se dit encore vaincu; on ne veut plus du pouvoir absolu, mais on n'est pas encore républicain; tombé de si haut, on est encore étourdi de la chute; après quatre ans de sous-alimentation, on aspire . . . à manger. Telle est l'humble vérité. Qu'on se berce d'illusions, qu'on ne se libère que très lentement des poisons savamment administrés, qu'on recule encore devant le repentir, pourtant indispensable, tout cela se comprend, *psychologiquement*; mais la paix durable ne saurait se bâtir sur l'anarchie et l'apathie.

Il faut sortir du chaos; au plus tôt! Si certains hommes d'Etat de l'Entente, et tous les capitalistes et ambitieux qui les entourent, s'imaginent que la puissance absolue dont ils disposent aujourd'hui durera toujours et qu'elle les autorise à restaurer sournoisement les vieux procédés d'avant 1914, ils se trompent lourdement. Entr'ouvrir la porte à l'impérialisme, c'est l'ouvrir toute grande aux intrigues, aux dissensions; l'histoire prouve assez qu'aucune „alliance éternelle“ n'a duré plus de quelques lustres. Comme ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour, ainsi ce qu'on bâtit sur l'égoïsme et la violence s'effondre dans la jalousie et l'astuce.

Veut-on, oui ou non, le triomphe de l'idée démocratique? La démocratie demande à vivre au grand jour, dans la loyauté, dans le droit, dans la confiance.

Purs esprits de toutes les nations qui avez, à travers les siècles, élargi peu à peu les horizons primitifs, vous dont la pensée a formulé les notions radieuses dont notre vie s'ennoblit, vous dont la flamme illumine le dur chemin qui monte à l'humaine fraternité, — et vous, héros de cette „juste guerre“, disciples de Péguy, et comme lui „couchés dessus ce sol à la face de Dieu“, vous qui donniez vos vingt ans pour que ce massacre soit le dernier, et pour que les petits enfants puissent grandir, non dans le servage et pour la haine, mais dans la liberté et pour l'amour, — vous tous, les martyrs de l'idéal, ô puisse votre sacrifice faire jaillir du chaos le monde nouveau d'une plus juste humanité, d'une plus haute intelligence!

II — LA LUMIÈRE

Dans toutes les villes du monde, la reconnaissance et l'admiration ont dressé des statues aux poètes, aux penseurs, aux apôtres du droit et de la liberté, aux chevaliers de l'humanité. — Pendant quatre ans, des millions d'ouvriers, de paysans, de petits bourgeois, de jeunes intellectuels ont affronté la mort (et dans quelles souffrances!), non seulement pour défendre le sol des patries, mais aussi pour mettre fin à la violence et inaugurer une ère nouvelle.

De tous ces martyrs irradie une lumière qui va pénétrer le chaos et le transformer en un monde ordonné selon des lois nouvelles.

On a fait des promesses solennelles, promesses de justice sociale, de liberté des nations, de respect des consciences. L'heure est venue de tenir les serments.

Qu'on prenne toutes les garanties nécessaires, cela va de soi ; mais qu'on ne réintroduise pas en contrebande, dans un monde nouveau, des notions anciennes ! Qu'on ne relègue pas à l'arrière-plan la Société des nations, ni l'œuvre sociale à laquelle aboutit nécessairement la démocratie victorieuse !

La haine, même la plus légitime, n'a jamais rien créé de durable. Celui qui sème le vent, récolte la tempête. A ces prolétaires, dont la misère est internationale, dont la patrie est au fond d'une mine, dans un atelier poussiéreux, dans un taudis, et qui pourtant donnèrent leur vie pour le bien de *tous*, — à ces intellectuels, dont la pensée s'était élevée depuis longtemps aux valeurs éternelles et universelles, et qui pourtant, sans hésiter, sacrifièrent la floraison pour sauver les racines, — à tous ceux-là les chefs responsables ont juré que cette guerre, unique dans l'histoire, serait une libération, une ascension. Et l'horreur de cette „guerre civile de l'humanité“ ne se justifiait que par cette foi sublime.

Et nous, parmi les neutres, nous qui avons réprouvé toute „neutralité morale“, qui avons brisé tant d'amitiés pour affirmer notre foi, aurions-nous été des naïfs ? Si c'est le cas, qu'on le dise !

Non. Il y a des peuples trompés, et pervertis pour un temps ; il n'y a pas de race maudite. On n'a pas combattu une certaine nation, comme telle, parce qu'elle est allemande, mais parce qu'elle représentait un certain système, haïssable ; ce système est condamné, on le combattra sous toutes ses formes, en quelque lieu qu'il prétende renaître.

La lumière s'affirme ; les peuples, souvent plus jeunes et plus généreux que leurs chefs, ont vu cette lumière et ne l'oublieront pas. Au cœur de ces peuples est née une immense espérance. Décevoir cette espérance, ce serait transformer en violence destructrice une force qui ne demande pourtant qu'à construire.

Nous savons bien que Rome ne s'est pas bâtie en un jour ; nous savons qu'il faudra de la patience, beaucoup de patience ; nous ne demandons pas un miracle, mais nous demandons *la sincérité*, et l'exemple, chez les chefs, de *la maîtrise des instincts*.

Pour bâtir le monde nouveau, il faut une mentalité nouvelle. Voilà la grosse difficulté. — Quand j'ai abordé l'œuvre de Bergson, j'avais quarante ans. Déjà, sans le savoir, j'étais bergsonien en plus d'un point et pourtant encore embarrassé de vieilles formules.

Il m'a fallu, à plusieurs reprises, un grand effort pour comprendre *L'évolution créatrice*, tandis que, autour de moi, des jeunes gens entraient sans peine dans ces notions nouvelles et s'y mouvaient tout naturellement. Il en est exactement de même pour le monde du président Wilson.

Par un bonheur peu ordinaire, les aspirations plus ou moins confuses de la multitude ont trouvé, à l'heure voulue, leur expression très nette en un homme qui est le chef de la plus puissante des républiques. Si, en 1915, un léger déplacement de voix avait écarté Wilson de la présidence, il ne serait aujourd'hui, pour les augures de la politique, qu'un professeur utopiste. . . Il est en réalité l'arbitre suprême, entré en guerre de par un devoir moral, sachant qu'il ferait pencher la balance, et conscient de toutes ses responsabilités. Wilson n'est point le prisonnier d'intérêts matériels, ni d'une idée fixe; chemin faisant, il apprend; il n'obéit pas à un dogme, il obéit à un principe. De là sa force.

Qu'il soit acclamé aujourd'hui, en Allemagne ou ailleurs, par tactique, par calcul, ou qu'il soit assiégé par des compromis, ce sont là des manœuvres qui ne l'atteignent pas, qui ne peuvent pas l'atteindre, car elles sont d'un tout autre ordre que ses idées. Nous avons eu des politiciens, des diplomates; nous savons ce qu'ils valent, dans tous les pays. Nous en aurons encore, on ne saurait s'en passer; mais ils ne sont pas des créateurs, comme ils le croient; ils sont des ouvriers, les ouvriers d'une conception du monde qui s'impose à eux et qu'ils réalisent plus ou moins bien. Or, de par cette guerre, c'est la conception du monde qui a changé; les peuples le sentent bien; de là ces généreuses manifestations des vrais libéraux et des vrais socialistes, en Italie, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis. La délivrance attendue ne se fera pas seulement *pour* les peuples, elle se fera *par* les peuples, à moins que l'obstacle des vieilles formules ne les pousse à la violence. — Wilson sait bien certainement que les extrêmes se touchent, et que l'impérialisme est la forme bourgeoise du bolchévisme. D'une main sûre il nous guidera, entre Charybde et Scylla, vers les grandes tâches démocratiques de la Société des Nations.

Wilson n'est ni un Metternich, ni un Talleyrand, ni un Bismarck, qui résument toute l'habileté d'un système périmé. Il est une *conscience*, et cette conscience n'est que l'expression lumi-

neuse de la foi qui soulève les hommes par centaines de millions.

Arrière les questions de parti, en avant les hommes de bonne volonté, les croyants ! Que chacun d'eux dépouille le vieil homme, se revête de pureté, s'arme de sincérité et coure au drapeau de lumière ! Wilson n'est qu'un homme, mais qui surgit à l'heure décisive. Sa ferme volonté, entièrement désintéressée, clôt une ère et en ouvre une autre.

ZURICH

E. BOVET



O GRÈCE BLANCHE ET BLEUE...

Par JEANNE MERCIER

O Grèce blanche et bleue, ô terre bienheureuse
Où l'artiste à longs traits boit le vin de beauté,
Pourrais-tu pas guérir mon âme douloureuse
Avec tes marbres purs et ta sérénité ?

Pourrais-tu pas verser sur ma grande souffrance
Le calme et la fraîcheur de tes chastes palais,
De tes clairs monuments qui disent l'espérance
Et que l'amour des dieux n'abandonna jamais ?

Pourrais-tu pas emplir de ta douce lumière
Les jours d'ennui hautain qui font pleurer mes yeux,
Leur donner cette courbe harmonieuse et fière
Qu'ont les moindres objets sous l'azur de tes cieux ?

Pourrais-tu pas, avec tes temples et tes muses,
Ta gloire et ta beauté, me refaire un matin ?
Renouveler ma vie en fermant les écluses
Où m'entraînent les eaux de mon cruel destin ?

Je m'en irais alors vers la Grâce divine,
Au passé destructeur ne reprochant plus rien,
Mais emportant, comme un trésor, dans ma poitrine,
O Grèce blanche et bleue, un cœur semblable au tien.

